

L'Identité ? Soi et Non-Soi, Individu et Personne

23-24 juin 2005

Informations générales

Lieu du Colloque

Fondation Simone et Cino del Duca,
10, rue Alfred de Vigny
75008 Paris

Métro : Courcelles

Bus : 30, 52, 84

Résumés

Les résumés des conférences seront remis aux participants lors de l'enregistrement.

Publication

Les interventions des conférenciers seront éditées sous formes d'actes.

Inscription

L'inscription au Colloque est **obligatoire** à l'aide du coupon-réponse joint.
Elle devra parvenir à l'Académie des sciences, Service des Colloques
avant le **25 mai 2005** (nombre de places limité).

Une carte d'accès sera adressée une quinzaine de jours avant la tenue du colloque.

L'inscription pour les participants inclut la documentation et les pauses-café.
L'accès aux conférences est gratuit.

L'Identité ? Soi et Non-Soi, Individu et Personne

Comité d'honneur

Pierre Messmer, *Chancelier de l'Institut de France*
Nicole Le Douarin, *Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences,*
Professeur honoraire au Collège de France
Michel Albert, *Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques*

Présidents honoraires

Jean Dausset, *de l'Académie des sciences, Professeur honoraire au Collège de France*
Jean Bernard, *de l'Académie Française et de l'Académie des sciences*

Comité scientifique

Jean-François Bach, *de l'Académie des sciences, Professeur à l'université René Descartes*
Marianne Bastid-Bruguière, *de l'Académie des sciences morales et politiques*
Raymond Boudon, *de l'Académie des sciences morales et politiques*
Edgardo D. Carosella, *de l'Académie des sciences, Directeur de recherche au CEA*
Claude Debru, *de l'Académie des sciences, Professeur à l'École normale supérieure*
Anne Fagot-Largeault, *de l'Académie des sciences, Professeur au Collège de France*
François Gros, *de l'Académie des sciences, Professeur honoraire au Collège de France*
Lucien Israël, *de l'Académie des sciences morales et politiques*
Nicole Le Douarin, *Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences,*
Professeur honoraire au Collège de France
Guy Ourisson, *de l'Académie des sciences*
Bertrand Saint-Sernin, *de l'Académie des sciences morales et politiques*
François Terré, *de l'Académie des sciences morales et politiques*

Comité d'organisation

Edgardo D. Carosella
Claude Debru
Bertrand Saint-Sernin
Thomas Pradeu, *Secrétaire*

Colloque organisé avec le soutien de

Institut de France-Fondation Simone et Cino del Duca,
CNRS, Direction générale de la santé,
Ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche

Organisation du colloque

Fabienne Bonfils assistée de Christine Martin et Noëlla Morand
Service des Colloques, Académie des sciences
23 quai de Conti – 75006 Paris

Site web : www.academie-sciences.fr

Conception et réalisation du programme : Christine Martin

L'identité ? Soi et Non-Soi Individu et Personne



23-24 juin 2005

Institut de France
Académie des sciences et Académie des sciences morales et politiques
Fondation Simone et Cino del Duca

Jeudi 23 juin 2005

8h45 Ouverture

Nicole Le Douarin

Secrétaire perpétuelle de l'Académie des sciences, Professeur honoraire au Collège de France

Michel Albert

Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques

Jean Dausset

de l'Académie des sciences, Professeur honoraire au Collège de France

Session 1 : Génétique et immunologie, piliers biologiques de l'identité

Présidents : Jean Dausset, et Claude Debru, de l'Académie des sciences, Professeur à l'Ecole normale supérieure, Paris

08h50 L'individualité génétique : nouveaux acquis, nouveaux regards
François Gros, de l'Académie des sciences, Professeur honoraire au Collège de France

09h20 L'incompatibilité et la tolérance au sein d'un même système : HLA
Edgardo D. Carosella, de l'Académie des sciences, Directeur de recherche au CEA, Hôpital Saint Louis

09h40 Le soi et le non-soi dans les chimères
Nicole Le Douarin

10h10 La reconnaissance immunologique du soi et ses dérèglements : les maladies auto-immunes
Jean-François Bach, de l'Académie des sciences, Professeur à l'université René Descartes

10h40 Sur la mystique du soi immunologique
Arthur M. Silverstein, The Johns Hopkins University, Baltimore, USA

11h10 Pause

Session 2 : Identité et conscience de soi

Présidents : Pierre Buser, de l'Académie des sciences, Professeur émérite à l'Université Pierre et Marie Curie et Jean Baechler, de l'Académie des sciences morales et politiques

11h30 Quelques aspects de l'identité du point de vue de la neurobiologie et de la formation initiale
Lucien Israël, de l'Académie des sciences morales et politiques

12h00 Hypothèses sur les bases cérébrales de la représentation de soi et de la représentation du monde
Jean-Pierre Changeux, de l'Académie des sciences, Professeur au Collège de France

12h30 Personne, personnage, personnalité
Jean Baechler

13h00 Discussion générale / Table ronde
Coordinateurs : **Jean-Pierre Changeux** et **Bernard Sesboué s.j.**, Facultés jésuites de Paris

13h30 Pause

Session 3 : La tolérance du non-soi

Présidents : Nicole Le Douarin et Jean-François Bach

14h30 Le langage moléculaire des parasites ou l'appropriation du soi
André Capron, de l'Académie des sciences, Directeur honoraire de l'Institut Pasteur de Lille

15h00 Y a-t-il un problème d'identité après une transplantation ?
Raffaello Cortesini, Université La Sapienza, Rome

15h30 L'identité en immunologie : soi ou continuité ?
Thomas Pradeu, IHPST, Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne et **Edgardo D. Carosella**

16h00 Soi-même comme un autre : à partir de Paul Ricœur
Claude Debru

16h30 Discussion générale / Table ronde
Coordinateurs : **Nicole Le Douarin** et **Jean-François Bach**

Vendredi 24 juin 2005

Session 4 : Interactions du soi avec son environnement

Présidents : Marianne Bastid-Bruguière, de l'Académie des sciences morales et politiques, et François Gros

08h45 Hormones, environnement et soi
Étienne-Émile Baulieu, de l'Académie des sciences, de l'Académie nationale de médecine, Professeur honoraire au Collège de France

09h15 Cellules souches et individuation
Anne Fagot-Largeault, de l'Académie des sciences, Professeur au Collège de France

09h45 Unicité créatrice, l'espoir
Federico Mayor, Fundación para una Cultura de Paz, Profesor de la Universidad Autónoma de Madrid

10h15 L'individu et le corps social : identité, liberté
Jacqueline Morand-Deviller, Institut André Tunc, Paris

10h45 Pause

Session 5 : L'Humain au cœur de l'identité

Présidents : Étienne-Émile Baulieu et Jacqueline Morand-Deviller

11h00 Soi non-soi, moi non-moi, pour les théoriciens de l'esprit
Pierre Buser

11h30 L'évolution du concept de personne au service de l'identité de Dieu et de l'Homme
Bernard Sesboué s.j.

12h00 Regard acosmique et regard cosmologique sur l'identité personnelle : Sartre et Whitehead
Bertrand Saint-Sernin, de l'Académie des sciences morales et politiques

12h30 L'être humain, le sujet de droit et la personne juridique
François Terré, de l'Académie des sciences morales et politiques

13h00 Conclusions générales

Coordination : **Anne Fagot-Largeault**, **Jean-François Bach**, **Bertrand Saint-Sernin** et **François Terré**

RÉSUMÉS

L'INDIVIDUALITÉ GÉNÉTIQUE

François GROS

Académie des sciences

Professeur honoraire au Collège de France

L'identification individuelle par étude de l'ADN

Comme l'a établi l'étude biochimique de l'ADN présent dans les chromosomes humains en examinant l'enchaînement des bases (unités chimiques) qui le constituent, on sait aujourd'hui que la séquence de l'ADN génomique de tous les individus composant l'espèce *homo sapiens* est semblable, à 99,99 %... Seule une infime fraction (0,1 %) est donc à l'origine des différences génétiques individuelles.

Certaines personnes peuvent différer d'autres personnes d'une même fratrie parce qu'elles sont porteuses de mutations affectant un ou plusieurs gènes parmi les quelques 30 000 gènes qui figurent dans leurs chromosomes. Il peut alors en résulter des maladies génétiques plus ou moins graves, transmissibles ou non. Mais même si ces mutations peuvent parfois être très rares (ex. : 1/100 000 ou moins), elles n'en concernent pas moins, globalement parlant, un nombre significatif de personnes au sein de la population humaine et ne peuvent donc être considérées comme des éléments d'individualisation génétique. Elles peuvent, en revanche, conduire à une médecine prédictive (voir infra), fondée sur un diagnostic génotypique.

Par ailleurs, il existe un certain nombre de différences mineures dispersées dans tout le génome. Ces différences, dans la séquence ADN, résultent des très rares mais néanmoins patentes erreurs se produisant au cours du recopiage des ADN parentaux.

De telles modifications sont, le plus souvent, sans conséquence. En effet, lorsqu'elles surviennent dans les gènes proprement dit, il est exceptionnel qu'elles altèrent leurs produits d'expression (protéines). *A fortiori*, il en est ainsi lorsqu'elles surviennent dans des régions non codantes de l'ADN. On a pu établir, grâce aux techniques de séquençage, que de telles modifications consistent souvent dans le changement d'une seule « base » (au sein d'un nucléotide), avec une fréquence moyenne guère supérieure à 1/1 000 nucléotides. Ces modifications sont dites « au niveau d'un nucléotide unique » (en anglais : single nucleotide polymorphism) ou SNP. Il en résulte que, du fait de ces variations mineures, aucun individu n'aura exactement la même séquence ADN qu'un autre individu de la même espèce (à l'exception des vrais jumeaux). Toutefois, la détection de toutes ces microvariations chez un individu donné (en tout quelques millions) ne se prête pas encore facilement à l'identification génétique au niveau individuel, précisément parce que les variations peuvent survenir n'importe où dans les chromosomes !

En revanche, des corrélations peuvent être établies entre certains traits physiologiques, métaboliques ou autres et l'existence de SNP en des endroits définis du chromosome. Ceci est à la base d'une nouvelle approche pharmacologique, la pharmacogénomique dont nous évoquerons les conséquences.

Un autre type de variation concerne de très courtes séquences d'ADN qui se répètent avec une certaine fréquence. Le repérage de ces courtes séquences à répétition consécutives (short tandem repeats : ou STR) par les techniques d'électrophorèse, permet d'assigner à chaque individu un « spectre de distribution chromosomique » des STR qui lui est propre. Cette situation est mise à profit pour l'établissement de ce que l'on appelle les « empreintes génétiques » (couramment appelées « tests de l'ADN »), soit pour des enquêtes policières, soit pour des recherches en paternité.

En pratique on s'attache à préciser la localisation de 13 STR sur différents chromosomes après digestion enzymatique de l'ADN qu'ils renferment, ce qui se traduit par la production de bandes différemment espacées lors de l'électrophorèse des échantillons d'ADN. Le nombre des combinaisons possibles entre les bandes est énorme. Deux individus non apparentés n'ont qu'une chance sur 10^{12} de présenter le même profil et, s'ils appartiennent à la même fratrie cette probabilité n'est encore que de une sur 40 000.

Conséquences physiologiques du terrain génétique individuel

Nous avons évoqué deux situations de variations génétiques : les mutations à l'origine des maladies génétiques ou les microvariations de type SNP entraînant par exemple une réactivité différentielle aux médicaments. Mais il existe une multitude d'autres exemples de polymorphisme génétique (ex. : gènes du système HLA, gènes de prédisposition ou de résistance aux maladies, gènes de développement). L'étude de ce terrain génétique, au niveau individuel ou à l'échelle d'une fratrie, peut fonder une véritable médecine prédictive (J. Dausset). Nous en discuterons brièvement.

L'INCOMPATIBILITÉ ET LA TOLÉRANCE AU SEIN D'UN MÊME SYSTÈME : HLA

Edgardo D. CAROSELLA

Académie des sciences

Directeur de recherche au CEA, Hôpital Saint Louis

Le modèle dit du « soi » et du « non-soi » domine et structure l'immunologie contemporaine. Selon celui-ci, proposé pour la première fois par F.M. Burnet en 1949 dans la deuxième édition de son ouvrage *The Production of Antibodies*, un organisme déclenche une réaction immunitaire contre toute entité qui lui est étrangère, alors qu'il tolère toute entité qui lui est propre. Tout l'intérêt du modèle du soi et du non-soi est qu'il tente de répondre à la question de l'immunogénicité : *qu'est-ce qui déclenche une réaction immunitaire et pourquoi ?* L'affirmation du modèle du soi et du non-soi est que l'immunogène équivaut au non-soi, et que le non-immunogène équivaut au soi.

Le système de reconnaissance immunitaire repose d'une part sur les premières barrières constituées par l'immunité innée (macrophages, cellules dendritiques, etc.), et d'autre part et surtout, en cas d'infection, sur les interactions entre les récepteurs lymphocytaires et les antigènes auxquels ils réagissent.

Une question décisive, pour les immunologistes, est donc celle-ci : que doit-entendre par « soi » et « non-soi » ? Pour répondre à cette question, une élucidation du mode de fonctionnement du système HLA (pour *Human Leucocyte Antigens*) est nécessaire. De même qu'à la surface des globules rouges il existe des marqueurs antigéniques (A, B, Rh) qui définissent notre groupe sanguin et permettent les transfusions en état de compatibilité d'un individu à un autre, il existe sur la plupart des cellules de l'organisme des marqueurs antigéniques nommés HLA. Ce complexe est composé de deux classes d'antigènes, dites classe I (A, B, C) et classe II (DP, DQ, DR) ; ces antigènes sont très polymorphes et leurs combinaisons multiples font qu'il est pratiquement impossible de trouver deux individus identiques, à l'exception des vrais jumeaux. Ces antigènes HLA présentent des peptides endogènes et exogènes aux cellules T (CD4 et CD8) et peuvent déclencher la réponse allogénique. Néanmoins, au sein de ces antigènes d'identité et de défense, il existe l'antigène HLA-G (dit non classique de classe I) qui joue un rôle fondamental dans la tolérance foeto-maternelle et qui est exprimé seulement au niveau des cellules placentaires et au cours de la réponse allogénique. C'est un antigène de tolérance au sein des antigènes de différence.

La reconnaissance par les lymphocytes T est indirecte : elle se fait à travers les récepteurs T qui reconnaissent les peptides présentés par les molécules HLA de classe I ou de classe II. Autrement dit, les lymphocytes T reconnaissent l'association entre une molécule HLA et un peptide exogène ou endogène. Ainsi, les lymphocytes T agissent par la *reconnaissance du non-soi*. En revanche, un autre type de cellules très important dans la réponse immunitaire, les lymphocytes NK (pour *Natural killers*), agissent par *reconnaissance de l'absence du soi*.

Nous pouvons, à partir de cette description du fonctionnement de la réponse immune, essayer d'identifier de façon schématique cinq types de soi associés à une forme d'identité :

- 1) Le *soi peptidique (identité et défense)*, qui est l'ensemble des peptides endogènes ou exogènes présentés par les antigènes HLA du soi, et qui est défini suite à la sélection lymphocytaire dans le thymus.
- 2) Le *soi individuel (identité et singularité)*, qui apparaît clairement dans le cas d'une réponse allogénique suite à une greffe d'organe, c'est-à-dire lorsqu'il y a reconnaissance d'un HLA différent.
- 3) Le *soi de l'espèce (identité élargie)*, qui correspond à la molécule HLA-G, car c'est elle qui permet le développement de la grossesse, donc la conservation de l'espèce.
- 4) Le *soi emprunté (identité temporaire)*, qui correspond au phénomène de trogocytose (du grec *trogos*, « manger, ronger »), par lequel des fragments cellulaires sont transmis, dans une synapse

immunologique, de la cellule présentatrice d'antigène (APC) à la cellule T, constituant une « appropriation » temporaire du non-soi.

5) Le *soi adopté (identité redéfinie)*, comme dans le cas d'une greffe d'organe qui est tolérée.

Néanmoins, il faut bien dire que dans le soi de chacun de nous, il y a toujours du soi de l'autre, comme l'illustre le phénomène de chimérisme, et particulièrement le microchimérisme foeto-maternel : lors de la grossesse, la mère et le fœtus échangent des cellules, et on a pu retrouver jusqu'à vingt-sept ans après l'accouchement des cellules de l'enfant (non rejetées) chez la mère ! De même, dans le cas d'une grossesse de jumeaux, on trouve chez chacun des enfants des cellules de son frère ou de sa sœur. Autrement dit, croire aujourd'hui *que je suis mon soi* est biologiquement incorrect, car c'est oublier que le soi de l'autre, même en petites quantités, est au cœur de mon soi. En cherchant à définir précisément les termes employés par l'immunologie, on s'aperçoit donc que la dichotomie entre soi et non-soi admet de nombreuses et d'importantes exceptions, si bien qu'on peut se demander si la définition actuelle du soi et du non-soi est bien la mieux adaptée pour rendre compte des données expérimentales dont nous disposons. C'est ce que nous ferons dans l'exposé que présentera Thomas Pradeu, dans lequel nous suggérons d'interroger et d'amender le modèle du soi en proposant une nouvelle hypothèse, l'hypothèse de la continuité.

LE SOI ET LE NON SOI DANS LES CHIMÈRES

Nicole M. LE DOUARIN

Secrétaire perpétuelle de l'Académie de sciences
Professeur honoraire au Collège de France

En Biologie, construire des chimères c'est fabriquer des organismes où se juxtaposent des cellules dont les génomes sont différents et qui possèdent donc des gènes distincts du complexe majeur d'histocompatibilité. Les recherches que nous avons menées sur des chimères construites chez des embryons d'oiseau et de souris ont permis d'analyser les mécanismes immunologiques susceptibles d'entraîner une tolérance mutuelle des tissus hétérogènes qui constituent les chimères. Nous montrons que le thymus, et notamment sa composante épithéliale, joue un rôle majeur dans ce processus .

Nos expériences nous ont amenés à proposer l'intervention des cellules T-régulatrices capables de contrôler l'activation des cellules T-cytotoxiques responsables du rejet des greffes et des maladies autoimmunes.

LA RECONNAISSANCE IMMUNOLOGIQUE DU SOI ET SES DÉRÈGLEMENTS LES MALADIES AUTO-IMMUNES

Jean-François BACH

Académie de sciences

Professeur à l'université René Descartes

Lorsque MF Burnet proposa la théorie de la sélection clonale, sur laquelle s'appuie encore aujourd'hui la compréhension du fonctionnement du système immunitaire, il avait postulé que les clones lymphocytaires reconnaissant les antigènes du soi, les autoantigènes, étaient éliminés au cours de l'ontogénèse. Les clones autoréactifs étaient interdits. On sait aujourd'hui qu'en fait, il existe chez tout individu normal des lymphocytes B et des lymphocytes T reconnaissant les autoantigènes par des récepteurs comparables pour l'essentiel aux récepteurs impliqués dans la reconnaissance des antigènes exogènes (le non-soi). Cette similarité des récepteurs de la reconnaissance du soi et du non-soi pose le problème de la frontière entre ces deux concepts, dans la mesure où, au-delà de la reconnaissance initiale, les réponses immunitaires contre le soi et le non-soi ne sont pas fondamentalement différentes. Il s'est en outre révélé que la reconnaissance par les cellules T des antigènes exogènes se faisait sous une forme faisant intervenir la présentation de courts peptides issus de la molécule d'antigène présentés au sein des molécules HLA des macrophages. En d'autres termes, la reconnaissance des antigènes exogènes est paradoxalement au niveau moléculaire une reconnaissance associée du soi et du non-soi. Il reste, cependant, à expliquer pourquoi les clones autoréactifs B ou T ne sont pas à l'origine de manifestations pathologiques dans la majorité de la population, à l'exception des patients atteints de maladies auto-immunes. D'importantes recherches ont été consacrées aux mécanismes de la rupture de l'indifférence apparente des lymphocytes vis à vis du soi qui conduit à l'émergence de ces maladies auto-immunes. Plusieurs mécanismes semblent intervenir de façon non mutuellement exclusive. Il peut arriver que des antigènes microbiens partagent des motifs avec des autoantigènes. Cette réaction croisée peut donner lieu à l'apparition d'une réponse auto-immune contre l'organe porteur de cet autoantigène au décours de la réponse immunitaire contre l'agent infectieux. Il peut aussi arriver que l'inflammation qui se développe dans un organe puisse provoquer l'augmentation de l'immunogénicité des autoantigènes présents dans cet organe. Ce phénomène inattendu s'explique par l'augmentation de l'expression des molécules très diverses qui favorisent la reconnaissance des autoantigènes par les cellules T et l'activation de ces cellules qui en découle. Des mécanismes supplémentaires doivent être évoqués pour expliquer la chronicité habituelle des maladies auto-immunes et leur survenue sélective chez certains individus. Les phénomènes de régulation immunitaire, en particulier ceux faisant intervenir les cellules T, jouent un rôle central à cet égard. C'est le défaut de fonctionnement de cette immunorégulation qui explique probablement la chronicité de ces maladies et c'est inversement l'efficacité de la régulation qui protège les sujets sains. Des études épidémiologiques et expérimentales récentes indiquent que cette protection pourrait faire intervenir l'environnement infectieux. Le rôle de la prédisposition génétique est également important tant pour ce qui concerne le nombre ou la qualité des cellules autoréactives qui sont issues du thymus que pour le niveau de l'immunorégulation.

SUR LA MYSTIQUE DU SOI IMMUNOLOGIQUE

Arthur M. SILVERSTEIN

Johns Hopkins University

Avant les années 60, on n'avait pas besoin d'un soi immunologique. Metchnikoff avait parlé de l'intégrité du corps, rôle joué par ses phagocytes. Même Ehrlich, qui a reconnu l'existence d'auto-anticorps, a parlé de l'Horror Autotoxicus, l'impossibilité d'une maladie auto-immune. En conséquence, l'hémoglobinurie paroxysmale froide de Donath et Landsteiner était considérée comme une aberration insolite. Ensuite, c'était l'époque des chimistes, qui ne s'intéressaient pas aux choses biologiques ni médicales.

En 1949, Macfarlane Burnet ouvrit la marche pour une nouvelle génération de biologistes et médecins. Il parla des maladies, des enzymes, de la nécessité de distinguer entre les antigènes de l'hôte et ceux provenant de l'extérieur. Il postula l'existence d'une tolérance immunitaire et parla d'un soi métaphorique et d'un 'self-marker.' Dès lors, suivant Burnet et le succès de la sélection clonale, le soi immunologique est devenu presque théorie, jusqu'à la suggestion que "l'immunologie est la science du soi," ou que "la distinction soi/non-soi était la force derrière l'évolution des mécanismes génétiques" qui construisent les récepteurs B et T.

Nous discuterons ici ce que l'immunopathologie générale et l'évolution des biomécanismes complexes nous enseignent sur la question d'un 'paradigme' du soi et non-soi. Discuter l'immunologie sans métaphores est presque impossible, mais les porter trop loin est toujours dangereux.

LE SOI DANS LA CONDUITE DE LA VIE ET LES RELATIONS SOCIALES EN FONCTION DE LA NEUROPHYSIOLOGIE DE L'APPRENTISSAGE, LES DRAMES ACTUELS

Lucien ISRAËL

Académie des sciences morales et politiques

I. Nous avons 2 sois, celui du cerveau gauche, siège du langage et donc du registre lexical, de la finesse sémantique, de la culture intellectuelle, de l'acquisition et du maniement des connaissances ; celui du cerveau droit, siège des perceptions et connaissances non verbales : beauté, laideur, rites, manières, sentiment d'appartenance, mémoire musicale, amour ou rejet d'autrui.

II. Ces deux formes de présence au monde et à soi-même dépendent des diverses circonstances de la vie, mais d'abord de l'éducation, de la connaissance du langage, de soi-même, de sa culture et de la nourriture apportée à chaque hémisphère cérébral pendant l'enfance et l'adolescence.

III. Or, les enfants et les adolescents d'aujourd'hui vivent deux drames qui appauvrissent et altèrent d'une part la connaissance d'eux-mêmes et d'autrui, leurs facultés de réflexion et d'adaptation et leur sociabilité, et peuvent empêcher d'atteindre le plein statut d'homo sapiens.

IV. Les handicaps du soi conscient

a) L'illettrisme touche près de 20% des enfants à l'entrée en 6^{ème}. Il est dû aux méthodes globales ou semi-globales d'apprentissage de la lecture, qui s'adressent au cerveau droit alors que le cerveau analytique est le cerveau gauche qui réclame la méthode syllabique utilisée avec succès depuis plus de deux millénaires.

b) Parmi les conséquences, la pauvreté lexicale nuit à la connaissance de soi-même et au commerce avec soi-même ainsi qu'avec autrui, mais aussi à l'acquisition de toute culture et donc à la connaissance de la société, de son passé à l'analyse de tout problème, de même qu'à l'absence de développement de l'esprit critique vis-à-vis d'autrui et de soi-même, ainsi que de toute thèse ou idéologie et donc fabrique des êtres manipulables.

V. Les handicaps du soi inconscient

Ils sont essentiellement liés chez des êtres manquant d'un esprit suffisamment critique vis-à-vis de soi et d'autrui, à l'influence de la télévision, des jeux télévisés qui nourrissent le cerveau droit, mais aussi par exemple vis-à-vis de comportements communautaires appris dès le jeune âge et à l'incapacité de soumettre ces comportements et ceux d'autrui à un examen fondé sur des préceptes moraux et à toute autocritique.

VI. En conclusion

Soi et perception d'autrui sont dangereusement altérés pour les raisons ci-dessus signalées, ce qui constitue un danger pour le développement de chaque personnalité et pour l'équilibre des sociétés. Il est urgent d'y remédier.

PERSONNE, PERSONNAGE, PERSONNALITÉ

Jean BAECHLER

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV) et
Membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques

La distinction fondatrice de l'humain dans le règne vivant est sa liberté. Une conception précise et rigoureuse de la liberté humaine la définit comme une conjonction de pluralité de choix, de capacité de choisir dans l'autonomie, d'orientation droite des choix et de capacité des contraires. Une espèce ainsi définie a une nature virtuelle et des actualisations culturelles. A ces dimensions biologique et anthropique, il faut en ajouter une troisième, psychique. Le propre de l'humain est de recevoir toujours des expressions biologiques, psychiques et anthropiques. Au niveau de l'individu représentant de l'espèce, chacun est défini à la fois par son phénotype biologique, par son individualité psychique et par sa personnalité anthropique. Cette définition de l'individu permet de fixer son identité, à la fois identification et permanence, dans les trois dimensions.

LE PARASITISME OU LA TOLÉRANCE DU NON SOI L'EXEMPLE DES SCHISTOSOMES

André CAPRON

Académie des sciences

Directeur honoraire de l'Institut Pasteur de Lille

La relation hôte-parasite, paradigme essentiel de la dépendance parasitaire, repose sur un dialogue permanent et raffiné où s'expriment les stratégies de survie parasitaire et les mécanismes de défense de l'hôte. Le parasitisme représente à cet égard un modèle d'interaction durable entre deux systèmes génétiques distincts.

La pluralité des stratégies de survie élaborées par les parasites est le reflet de leur plasticité adaptative. Le point commun de ces stratégies diversifiées est leur expression dans l'induction d'un état de tolérance où des modifications duales à la fois des réponses de l'hôte et de l'antigénicité parasitaire réduisent la disparité entre les deux partenaires.

Parmi les modèles d'étude utilisés, les schistosomes offrent des opportunités uniques en exprimant une étonnante diversité de mécanismes de régulation de leur interaction avec leurs hôtes intermédiaires et définitifs.

Mimicrie moléculaire, leurres de la signalisation, appropriation des récepteurs et capture des signaux, langage intégré figurant parmi les stratégies essentielles du développement d'un véritable « parasitisme moléculaire » de l'hôte et de l'induction d'un état de tolérance au non-soi dont les bases immunologiques ont été récemment analysées.

Cet exposé illustrera brièvement quelques unes de ces stratégies qui confèrent aux schistosomes la valeur d'un véritable modèle de sociologie cellulaire.

IS THERE A PROBLEM OF IDENTITY AFTER TRANSPLANTATION?

Raffaello CORTESINI

University of Rome "La Sapienza" and Columbia University, New York

Over the last 40 years one of the most important accomplishments of clinical medicine has been the transplantation of tissues and organs. The surgical progress involved in this new form of therapy is of minor relevance compared to the importance of the numerous scientific discoveries that have emerged.

Modern immunogenetics, basic immunology, knowledge of mechanisms underlying rejection and tolerance have all emerged from experimental and clinical research in transplantation. Studies of immunosuppressive drugs have resulted in the discovery of numerous new pharmaceutical agents such as cyclosporine, rapamycin, etc. However, many other new frontiers have been reached due to organ transplantation: a better understanding of human identity has been achieved.

The concept of death of the human person has been redefined. Traditionally, death was defined as cessation of heartbeats and respiration. After long and complicated debates it has been realized that clinical death coincides with the irreversible end of cerebral activity and in particular with brain stem death, as this is where the centers that control breathing and cardiac activity reside.

It is now believed that the brain contains the material basis of a human person's identity. However, although organ transplantation is dependent on death of the body, death is not perceived as the end of the relationship with the deceased. The personal and social memory of the deceased's identity persists until a gradual disaggregation of our own ties with the deceased occurs. This implies that the identity of a deceased person lives longer than its corporeal existence because it is embodied in "self".

The relationship between the donor, identified with the transplanted organ, and the recipient represents another important aspect of transplantation. Some patients believe that the donor's "soul" survives in the transplant and, therefore, becomes part of themselves.

Gradually, however, the organ assumes the features of a transitional object, in that the recipient occupies it narcissistically or with narcissistic energy. At this stage of internalization, it represents both a "foreign" and an "own" object for the recipient. The transplanted organ is seen as a personal belonging only when the internalization process is complete. However, the continued preoccupation with the happening of the transplant makes the reintegration into social or professional daily life more difficult.

Numerous studies on the psychological adaptation of a recipient to a heart transplant have been performed. A recent study on 35 patients subjected to elaborate testing showed that high levels of stress persist several years after transplantation. However, 73% of the recipients felt that acquiring a new heart had a dramatic influence on their lives with a new appreciation of the preciousness of life and a shift of priorities, toward altruism and spirituality.

Although, there is no doubt that patients with severe burn injuries and traumatic deformities would greatly benefit from this revolutionary approach, facial transplantation is likely to result in complex issues pertaining to the personal and social acceptance of the patient's new appearance. The question remains whether we are ready for such a great psycho sociological challenge. No other transplant may affect identity, as much as facial transplantation could.

Each person is a unique conscious human being. This uniqueness depends not only on the genome but also on the phenotypic development and social and cultural environment which determine the evolution of the brain from fetal to adult life. However not even transplants change our identity, our sense of uniqueness.

L'IDENTITÉ EN IMMUNOLOGIE : SOI OU CONTINUITÉ ?

Thomas PRADEU et Edgardo D. CAROSELLA
IHPST Université Paris1 Panthéon-Sorbonne

Comme l'a montré l'exposé du Dr. Carosella, le modèle du soi et du non-soi affirme qu'un organisme déclenche une réaction immunitaire contre toute entité qui lui est étrangère, alors qu'il tolère toute entité qui lui est propre. Ce modèle ne se contente pas d'offrir une explication scientifique des mécanismes de l'immunité, il fonde également une conception philosophique forte de l'identité biologique, c'est-à-dire de la manière dont il convient de définir ce qu'est un organisme. En proposant, dans cet exposé, une analyse critique du modèle immunologique du soi et du non-soi, notre objectif est donc à la fois scientifique et philosophique.

Scientifiquement, nous montrons que de nombreuses données expérimentales nous obligent à réinterroger le modèle immunologique du soi et du non-soi ainsi que ses fondements conceptuels. Le premier ensemble de ces données expérimentales est l'*autoréactivité normale* : depuis une quinzaine d'années, nous savons que le système immunitaire, loin de ne pas pouvoir réagir aux constituants du soi, doit réagir continûment et faiblement à ces constituants pour que l'organisme survive. L'autoréactivité normale (non pathologique) remet ainsi en question l'affirmation du modèle du soi selon laquelle le système immunitaire ne réagit pas, sauf en cas de maladie auto-immune, aux constituants propres de l'organisme. Le deuxième ensemble de données expérimentales est constitué par les phénomènes de *tolérance immunitaire*, dans lesquels une entité, bien qu'étrangère à l'organisme, ne suscite pourtant pas de réponse immunitaire de rejet de sa part. L'acceptation du fœtus par la mère, le chimérisme, la présence massive en tout organisme de microorganismes commensaux ou symbiotiques, de nombreuses formes de parasitisme, etc. sont autant d'exemples de phénomènes de tolérance immunitaire. Nous en arrivons ainsi à mettre en évidence le grand nombre d'exceptions à son principe général que le modèle du soi est contraint d'admettre. La question devient alors : à partir de combien d'exceptions à une hypothèse scientifique donnée doit-on considérer que l'hypothèse elle-même doit être réinterrogée ? En ajoutant à cet examen de données expérimentales contemporaines une analyse conceptuelle montrant que les termes de *soi* et de *non-soi* n'ont pas de définition précise dans l'immunologie aujourd'hui, nous suggérerons que, sur les fondements de cette analyse critique, une autre hypothèse, appelée *hypothèse de la continuité*, peut s'avérer préférable au modèle du soi. Selon cette hypothèse, toute réponse immunitaire est due à *une discontinuité forte des interactions entre les récepteurs de l'immunité et les motifs antigéniques auxquels ils réagissent* (que ceux-ci soient exogènes ou endogènes). Ce qui induit une réponse immunitaire, par conséquent, ce n'est pas le « non-soi » comme tel, mais l'apparition de motifs antigéniques différents de ceux avec lesquels les récepteurs du système immunitaire réagissent continûment ou habituellement. Plus précisément, notre hypothèse affirme qu'il y a réponse immunitaire si, et seulement si, quatre conditions sont remplies :

- 1) Un motif antigénique différent de celui auquel les récepteurs immunitaires réagissent continûment apparaît dans l'organisme. Autrement dit, le système immunitaire entre en contact avec une entité *inhabituelle*, qu'elle soit endogène ou exogène.
- 2) Cet antigène est en quantités suffisantes (de très faibles quantités d'antigènes ne déclenchent pas de réponse immunitaire).
- 3) La discontinuité due à cet antigène est perçue par plusieurs composants du système immunitaire et non par un seul, et donc il y a plusieurs signaux d'activation (par exemple : un signal venu d'une cellule dendritique *et* un signal venu d'un lymphocyte T CD4).
- 4) Cet antigène induit la naissance de signaux de stress et/ou de signaux pro-inflammatoires.

Une telle explication permet, par exemple, de rendre compte des réponses immunitaires dirigées contre les cellules cancéreuses, dont les récepteurs de surface sont bien du « soi », au sens où ils proviennent du génome de l'individu, mais rompent la continuité des interactions immunitaires. Sur quelles données expérimentales cette nouvelle hypothèse s'appuie-t-elle ? Qu'apporte-t-elle par rapport au modèle du soi et du non-soi ? Est-elle une reformulation du modèle du soi ou bien une hypothèse différente ?

Philosophiquement, nous mettons en évidence les conceptions de l'identité qui fondent le modèle du soi d'une part, et l'hypothèse de la continuité d'autre part. Tandis que le modèle du soi s'appuie sur une conception substantialiste de l'identité, sur le modèle de la *substance première* ou *monade* leibnizienne, l'hypothèse de la continuité répond à la définition de l'identité comme « génidentité », définition selon laquelle *un* être n'est qu'une continuité spatiotemporelle d'interactions, et dont on peut trouver des expressions diverses chez John Locke (*Essay concerning human understanding*), David Hume (*Treatise of human nature*), William James (*Principles of Psychology*) ou encore Hans Reichenbach (*The Philosophy of Space and Time*). Après avoir présenté l'hypothèse de la continuité, nous nous attacherons donc à montrer quelles seraient les implications philosophiques de son adoption.

SOI-MÊME COMME UN AUTRE : À PARTIR DE PAUL RICŒUR

Claude DEBRU

Académie des sciences

Professeur à l'Ecole normale supérieure

La tradition philosophique touchant les notions de *soi* et de *je* a été réexaminée et prolongée par Paul Ricœur dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* publié en 1990. La même année, les conceptions biologiques touchant les notions de *soi* et de *non-soi* ont été examinées par Jean Bernard et Marcel Bessis dans l'ouvrage *Soi et Non-Soi*. Le propos de la présente communication est de poursuivre la réflexion sur la dialectique du *soi* et de l'*autre*, elle-même constitutive du *soi* comme l'a remarqué Paul Ricoeur, en la réactualisant au contact d'une notion un peu différente comme celle d'individuation, thématifiée par Gilbert Simondon, et d'interprétations spéculatives touchant un domaine de la biologie contemporaine, la neurobiologie du sommeil et du rêve développée par Michel Jouvet.

HORMONES, ENVIRONNEMENT ET SOI

Étienne-Émile BAULIEU

Académie des sciences

Académie nationale de médecine

Professeur honoraire au Collège de France

Les hormones – et les molécules biologiques dont la signification physiologique et pathologique est assez proche comme les neurotransmetteurs, les facteurs de croissance et les cytokines - exercent des fonctions de grande importance pour coordonner le fonctionnement de l'organisme, et tout particulièrement répondre aux sollicitations de toutes sortes de l'environnement. Elles sont bien à nous, à chacun d'entre nous, et imposent largement leur gouvernance à nos comportements – pour ne pas dire notre personnalité, et à notre adaptation et à nos réactions à toutes les variations du milieu. Au delà de notre « soi » que je qualifierai de naturel (largement endogène), il est maintenant important d'évaluer – et d'utiliser à bon escient si possible – les connaissances et les outils fournis par la pharmacologie hormonale moderne. Quel soi veut-on conserver (voir développer) dans le contexte de nos relations personnelles et sociales, au cours de la prise d'âge, etc. Bien des interrogations dont les réponses sont influencées par chacune des composantes de notre vie, par les progrès scientifiques, et par l'air du temps ...

CELLULES SOUCHES ET INDIVIDUATION

Anne FAGOT-LARGEAULT

Académie des sciences
Professeur au Collège de France

Trois points seront abordés, autour du thème général du rapport (réel / fantasmé) entre «moi et mes clones»: (1) *adult stem cells* : le renouvellement cellulaire, aspect du «tourbillon vital», est à la fois régénération et devenir de soi, c'est-à-dire, art de devenir autre en restant soi-même ; (2) *embryonic stem cells*: le rêve du jumeau mis en réserve au congélateur symbolise la confusion entre identité génétique, individualité et personnalité ; (3) *nuclear transfer*: la possibilité, récemment mise en évidence par des chercheurs coréens et britanniques, de construire des clones humains en utilisant le noyau d'une cellule cutanée prélevée sur une personne malade, ouvre l'espoir de réaliser des greffes cellulaires immunocompatibles, et donc «personnalisées».

L'INDIVIDU ET LE CORPS SOCIAL (CORPS BIOLOGIQUE ET CORPS SOCIAL)

Jacqueline MORAND-DEVILLER

Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Introduction

Invitation à une comparaison entre l'ordre dans le corps biologique et l'ordre dans le corps social -
Postulat : la «bonne santé» du corps biologique, appréciée selon les récentes découvertes de l'immunologie sur le «soi et le non soi», peut servir de modèle à la «bonne santé du corps social»

1^{ère} partie : Universalisme et différentialisme : l'harmonie du corps social

1 - Tensions et conflit : nécessité et danger pour le corps social

- Diversité source de survie : la guerre juste
- Diversité source de danger : les ruptures
Identités multiples, identités meurtrières
La société du risque

2 - Diversité et universalité : équilibre et équité dans le corps social

- L'intérêt général, conciliation des divergences
- Biodiversité, écocentrisme, anthropocentrisme
- Globalisation et systématisation

2^{ème} partie : Pouvoir et contre pouvoirs : le bon gouvernement du corps social

1 - Le gouvernement par la connaissance et la reconnaissance

- Rationalité, intuition, questionnement
- Puissance et impuissance publique
- Acceptabilité et tolérance

2 - Le gouvernement par la communication et la prédiction

- De la pyramide au réseau
- De la contrainte au consensualisme
- Des certitudes au doute : aléatoire, prévention, précaution

Conclusion

SOI ET NON SOI, MOI ET NON MOI ET LES THÉORICIENS DE L'ESPRIT

Pierre BUSER

Académie des sciences

Professeur émérite à l'Université Pierre et Marie Curie

Les notions de soi et non soi, comme aussi celles de moi et non moi, ne sont pas récentes dans la mesure où des psychologies pathologiques très traditionnelles, tout comme, ou plus encore, les psychanalyses ont fait largement appel à elles. Dans la période moderne, cependant, on a vu se dessiner un évident regain d'intérêt pour des interprétations de certaines pathologies du domaine mental, fondées pour faire bref sur les rapports de soi avec soi et de soi avec l'autre. Ceci avec le retour de notions assez oubliées pendant une longue période, celles de conscience et d'inconscient, actuellement prises en compte par une neuroscience soucieuse de naturaliser les opérations mentales. Tandis que prennent de plus en plus d'importance les nouveaux moyens d'exploration de l'activité cérébrale, certains déficits (parfois de très vieilles et vénérables psychopathologies) tendent à recevoir des interprétations nouvelles. Interprétations qui, sur des bases étroitement attachées à la mécanique cérébrale, s'efforcent de jeter le pont entre le psychique et le somatique. Des exemples peuvent être pris dans des pathologies diverses, que ce soit les schizophrénies avec les phénomènes hallucinatoires ou les fausses croyances que vivent les malades, l'autisme et ses multiples avatars, certains troubles sévères de l'identification, certains déficits du schéma corporel ou de l'image du corps, ou même des affections neurologiques telles certaines hémiplégies. Ces syndromes paraissent aussi divers que possible, mais ont en commun de pouvoir faire appel au moins dans certains cas, à un corpus d'explications et d'interprétations où interviennent précisément les notions de soi et non soi, d'imitation d'autrui, d'intentionnalité, de capacité de s'appréhender comme agent ("sens d'agentivité"), d'interrelations entre contrôles ascendants et descendants, de schéma corporel et d'image de soi, et même d'image spéculaire telle que la conçut une certaine psychanalyse, le tout se situant au centre d'une théorie de l'esprit. Autant de domaines dont quelques exemples devraient en principe être abordés au cours de la présentation.

L'ÉVOLUTION DU CONCEPT DE PERSONNE AU SERVICE DE L'IDENTITÉ DE DIEU ET DE L'HOMME

Bernard SESBOÛÉ s.j.
Facultés jésuites de Paris

1. Un point de vue historique. La tradition chrétienne et le concept de personne

C'est le christianisme qui a, non pas inventé le concept de personne, mais qui l'a mis sur orbite culturelle. Le concept de personne, de sujet personnel, est porteur de la *transcendance* de l'homme. Le droit romain connaissait le citoyen comme sujet personnel de droit, mais cela ne valait pas de l'esclave, qui restait assimilé à un objet. Le christianisme a universalisé, absolutisé et donc démocratisé le concept de personne.

Paradoxe : C'est la théologie chrétienne de la Trinité qui a promu ce concept au plan philosophique. Aujourd'hui le terme de personne est un mot clé de l'anthropologie culturelle, de la psychologie, de la jurisprudence, de la sociologie et de la philosophie. Or il a été élaboré au sujet des personnes divines vivant dans le don permanent de la même et unique nature. On peut suivre cette évolution qui va de Dieu à l'homme depuis la Bible, les Pères de l'Eglise ancienne, les théologiens médiévaux jusqu'à la philosophie des Temps modernes et enfin jusqu'au personnalisme du XX^e siècle.

Il y a un double enseignement inhérent à ce fait culturel, qui tient d'abord dans la corrélation entre la réflexion sur Dieu et la réflexion sur l'homme: la Bible nous dit que l'homme existe pour Dieu, comme partenaire d'une alliance et que d'autre part Dieu existe pour l'homme, comme partenaire fondateur de son existence. Il n'y a pas de personne sans un rapport à l'autre. *Etre personne, c'est toujours être reconnu comme personne*. Ceci est au cœur de l'expérience amoureuse.

Ensuite, le Nouveau Testament, qui révèle trois noms divins, Père, Fils et Esprit, nous dit que Dieu ne peut être personne qu'en étant plusieurs personnes. La personne est un *pour-soi* qui est immédiatement un *pour-autrui*. En Dieu la personne est exclusivement relation. Cette pluralité engage à la fois l'identité et la différence de l'un et de l'autre, c'est-à-dire qu'entre l'un et l'autre il demeure une altérité radicale.

Nous retrouvons ce mystère de l'altérité personnalisante dans le rapport de l'homme et de la femme. Entre eux tout est semblable et tout est différent, la différence ou l'altérité s'inscrivant dans tous les lieux de l'identité humaine à tous les niveaux de leur existence. La reconnaissance mutuelle de l'altérité homme-femme est au fondement de la personnalisation de l'homme et la femme. Cette altérité est à l'origine de la maternité et de la paternité, et conditionneront le devenir-personne de l'enfant.

Chez l'homme il faut distinguer les conditions de possibilité et les conditions de réalisation de la personne. Les premières tiennent à l'appartenance d'un nouveau-né au genre humain, dont les individus sont doués d'une intelligence capable de réflexion et d'un langage capable d'abstraction. Mais pour que l'enfant développe sa conscience de soi, il faut qu'il soit reconnu et aimé par d'autres, normalement ses parents ; il faut que sa capacité de langage soit sollicitée. Non seulement l'enfant ou l'adolescent, mais l'homme et la femme adultes ont besoin pour vivre de la reconnaissance personnalisante.

2. Individu et personne

Tout être humain est un individu avant de se réaliser comme personne. Culturellement parlant cependant, le concept de personne est antérieur au concept moderne d'individu. Le second est en quelque sorte le fils du premier. L'antiquité et le Moyen Age envisageaient encore la personne comme partie prenante d'un groupe. La grande revendication individualiste date du XVI^e siècle. Le développement du livre permet de généraliser la lecture solitaire et un type de réflexion personnelle menée de manière très individuelle. Cela se traduit par une revendication d'autonomie du comportement, des droits de la personne. L'individualisme s'exprime aussi dans le domaine de la foi par la protestation luthérienne

L'individualisme est un gain à beaucoup d'égards. Il a été solidaire de l'émergence de la philosophie du sujet. Il a conduit à un affinement du sens de la personne dans les Temps modernes : généralisation de la démocratie, reconnaissance des droits de l'homme.

Mais l'individualisme a comporté des dérapages et des excès qui se sont retournés contre le sens de la personne et de la société. L'individualisme, au sens négatif de ce terme, a contribué à déstructurer le lien social. Le libéralisme économique et l'injustice sociale ont conduit aux totalitarismes du XX^e siècle. C'est pourquoi Emmanuel Mounier voulait fonder une « révolution personnaliste et communautaire ».

3. Soi et non-soi : la détermination de la limite et des cas limites

Je comprends la fascination de tous les biologistes devant la découverte de plus en plus approfondie des mécanismes qui conditionnent notre psychisme et à travers lui la conscience que nous avons de nous-mêmes. Cette fascination voudrait toucher si possible du doigt le passage du biologique à l'humain et en quelque sorte dominer ce passage, l'inscrire dans un processus parfaitement manipulable.

Au fond nous voudrions savoir comment s'articulent le corps et l'âme, pour employer un vocabulaire traditionnel, ou en d'autres termes le biologique et l'humain, le matériel et le spirituel, l'empirique et le transcendant. Le philosophe Gaston Fessard répondait ainsi à cette question toujours renaissante : « *Vous ne savez pas ce que vous demandez et vous demandez ce que vous savez* ». Toucher du doigt la transcendance est impossible.

De manière semblable K. Rahner disait que toutes les anthropologies scientifiques (physique, sociale, psychologique, ethnologique, etc...) sont des anthropologies *régionales*. C'est-à-dire que chacune objective une région de la réalité humaine. Elles permettent de mettre en quelque sorte celle-ci à plat. Mais il y a une chose qu'elles n'expliqueront jamais : pourquoi suis-je là moi qui suis habité par ce désir de la recherche scientifique ? Quel sens a ce désir ? Pourquoi suis-je l'être qui pose des questions, encore des questions et toujours des questions ? Et finalement la question de la question ? Pourquoi cette transcendance qui m'habite, c'est-à-dire le désir d'un toujours plus qui vise le tout et l'absolu ? C'est ici que commence la question philosophique qui échappe à la judicature de la méthode scientifique, et en lien avec elle la question religieuse.

Je comprends aussi l'angoisse typiquement humaine qui affecte le personnel médical, confronté à certains états critiques de début ou de fin de vie, ou des handicaps gravissimes. Où commence, ou s'arrête la vie d'une personne humaine ? Est-ce qu'un nouveau-né monstrueux est personne ou ne l'est pas ? A partir de quand faut-il reconnaître qu'une personne humaine est décédée, n'existe plus ? Ces cas limites nous rappellent la *continuité incontournable* en même temps que la *discontinuité absolue* entre le domaine du biologique et celui de l'humain. C'est pourquoi l'éthique tente de dégager des lois prudentielles à cet égard, lois prudentielles en ce sens que l'impossibilité de toucher la discontinuité nous impose de la respecter à la fois en amont et en aval, dans tous les cas où nous ne pouvons éliminer le doute. L'éthique nous demande d'entourer ces cas d'une zone de sécurité. C'est le rôle de la déontologie : par elle je me comporte en personne humaine et je respecte en tout autre sa personne humaine. C'est ainsi que je comprends d'ailleurs les prises de position du Comité national d'éthique.

REGARD ACOSMIQUE ET REGARD COSMOLOGIQUE SUR L'IDENTITÉ PERSONNELLE : SARTRE ET WHITEHEAD

Bertrand SAINT SERNIN

Académie des sciences morales et politiques

Au XXe siècle, la philosophie a abordé le problème de l'identité individuelle selon deux perspectives : l'une, cosmique, en montrant comment l'évolution tend à individuer les êtres vivants ; l'autre, acosmique, qui tente de définir l'individu en restant dans le périmètre de l'histoire et de la psychologie humaines. Alfred North Whitehead et Jean-Paul Sartre symbolisent ces deux attitudes. Nous montrerons que ces deux penseurs éprouvent des difficultés à définir l'individu, si bien que l'on peut se demander si la notion d'individu ne tire pas ses sources de la religion et de l'expérience vécue, plus que des sciences.

L'ÊTRE HUMAIN, LE SUJET DE DROIT, LA PERSONNE JURIDIQUE

François TERRÉ

Académie des sciences morales et politiques

Le problème de **l'identité** est au cœur des préoccupations contemporaines du droit. Celui-ci est en effet confronté de plus en plus aux questions fondamentales qu'elle suscite au point ultime de rencontre de la liberté de l'individu et de son égalité avec les autres. Les antagonismes qu'elle révèle se relie à la conciliation souvent impossible de la vie privée et de la vie publique, du secret et de la transparence, de l'humanisme et de la technique. Après celles de la physique, puis de la chimie, la science a, en matière de biologie bouleversé le regard et le comportement du droit, pas seulement dans tout le domaine du droit des personnes, de la famille, de la filiation.

Précisément, le droit est, même dans ses aspects les plus rudimentaires et parce qu'il tend avant tout à assurer, tant bien que mal, la coexistence des libertés, conduit à comprendre la relation du soi et du non-soi, de l'individu et de la personne. Les secousses profondes découlant des progrès de la biologie et de la génétique, en un temps où l'homme est devenu véritablement le maître de son espèce et de sa procréation repensée, a conduit à affiner les concepts et à dépasser non sans mal la seule distinction du sujet de droit et du non-sujet de droit. Il en résulte un renouvellement des analyses aboutissant à distinguer – y compris dans la perspective du soi et de l'autre – trois étapes dans l'existence ou la reconnaissance (y compris la connaissance), à savoir : l'être humain, le sujet de droit, la personne juridique.